

Sensations : X(ics) récits cruels de la jeunesse_ Compagnie Motus

1. Un disque rayé pour toujours. Samuel Beckett parlant de lui-même : « Je ne suis pas né».
2. Morceaux de vie. Oui, mais vie quand même. Comme quand on dit pièce de théâtre.
3. La vraie vie est ailleurs. Ça ne veut pas dire que c'est ailleurs, mais ici. Ici, où je désire qu'elle soit ailleurs. Comme les personnages d'Anton Tchekhov qui rêvent d'un ailleurs. Leurs vraies vies, c'est le rêve de l'ailleurs. Mais pas l'ailleurs.
4. La beauté tragique du terrain vague. Le lieu où les errants ont échoué, lieu du vent. Les migrations sacrées dont parle Gilles Deleuze par opposition au voyage dont il se moque. On est dans cet endroit improbable parce qu'on ne peut pas être ailleurs. Beauté totale du lieu à ce moment. Perfection de la réalisation au point de vue réaliste (Pier Paolo Pasolini, dans son magnifique français aurait dit réaliste, ce qui correspond mieux à la chose). Les larmes viennent toutes seules, parce que le lieu, au-delà de son extrême beauté formelle, nous raconte physiquement la vacuité de nos vies. C'est le lieu où les errants échouent, mais dans le sens littéral comme on échoue sur une île après un naufrage. Evidemment nous ne sommes pas des bons vivants, mais des grands vivants.
5. Le rouge et le vert. Le Christ a toujours su que les prostituées étaient les plus grandes servantes de l'homme, Son respect et son amour pour Marie-Madeleine. Les cheveux rouges de Inès Quosdorf et le tissu vert au vent, beaux comme un tableau d'Eugène Delacroix. Les couleurs du drapeau italien transfigurées dans l'Amour. Les soins, le douceur, l'attention, portés aux grands malades, aux mourants. La mise au tombeau peut-être.
6. La descente de la Croix. Silvia Calderoni descend nue un escalier en se glissant lentement, marche après marche, sur les mains. Corps quasi décharné, mais pas désincarné. Paradoxe de la religion de l'incarnation (le Verbe s'est fait chair), où le Christ est souvent représenté décharné.
7. La Réconciliation. Je posais récemment la question à Enrico Casagrande, un des deux metteurs en scène du spectacle : «Naissance o Résurrection ?» J'ai aujourd'hui l'impression que la réponse serait : « Rédemption». Ou plutôt Réconciliation. Il y a une forme de réconciliation, voire de consentement au monde, quand à la fin du spectacle, Silvia s'approche de la vieille dame. Avant l'arrivée de Silvia, la dame triste et joyeuse à la fois, raconte des anecdotes sur le cinéma et Cannes où elle est née, le smoking que s'achetait son père pour aller aux projections, les jeans que portaient Jean-Pierre Léaud et François Truffaut en mai 1968, se voyant refuser l'accès dans les salles, le jean qu'elle porte aujourd'hui plus de cinquante ans après, étonnement de la vieille dame portant le même jean que les jeunes Léaud et Truffaut. Le doux baiser de gratitude que lui donne Silvia à la fin. La dame retire sa capuche de banlieue. Bien qu'elle soit de dos, on voit son visage. Et même si on ne l'a pas vu avant, on sent qu'il s'est transfiguré, un doux halo de lumière souligne les belles boucles frisées de ses cheveux. Merci, magnifique équipe, grands artistes, vous avez fait, de nous, ce soir-là de grands voyants. D'en bas, ou de là-haut, Rainer Werner Fassbinder, Pier Paolo Pasolini, vos grands aînés vous sourient et vous clignent de l'œil.

Dominique Féret

L'impression la plus forte que j'ai ressentie pendant le spectacle, c'est celle de « n'être plus là », assise confortablement dans la salle, mais d'être sur la scène- les acteurs, leurs textes, leurs images, leurs gestes me liant à eux-. Comme un sentiment de déjà fait. En particulier la prise de risque, l'acte qui nous pousse à nous dépasser, à prouver que l'on existe, en quête constante.

L'émotion a habité chacun de nous grâce à l'universalité et la profondeur du thème abordé. La sensation de se sentir perdu nous touche car avoir peur, être seul est profondément humain. Ces problèmes actuels de l'adolescence valorisent l'image d'une société brisée, blessure dont les jeunes sont le reflet mais dont ils essaient de guérir à leur manière.

La compagnie Motus nous avait donné, lundi soir, au Rockstore, l'avant-goût d'un spectacle attaché au travail du son et de l'image. D'où le fantastique défilé de nos sons quotidiens, bruits de voitures, voix entremêlées, et en direct les sonorités rock de la guitare traduisant les sentiments des acteurs. Les gestes rendent les mots inutiles, tant ils sont à la fois simples mais vrais. Les paroles, d'autant plus fortes qu'elles sont rares, nous emportent dans l'émotion. Entre l'image et la gestuelle des acteurs, joue à plein l'effet répétitif, accentuant l'impression que le quotidien, l'attente, le désœuvrement nous «bouffent» peu à peu.

On cherche, on se cherche dans X, cette lettre de l'alphabet qui annule tout. Dans les derniers mouvements, le mélange, le court-circuit mémoire et présent, jeunesse et vieillesse nous font deviner la résistance tenace dans un monde morcelé.

Lorena Schlicht

Vignette. Le théâtre - vidéo subtil et sociologique de la compagnie Motus.

Un goût asphalté

■ Si les réservations n'avaient pas encore décollé à quelques jours de l'ouverture du festival, le public répond présent et vient découvrir les propositions hors normes d'un festival dont l'angle de vue est celui d'un théâtre intégrant les nouvelles voies de la représentation, image vidéo et Internet en tête. Placé devant ces formes inhabituelles, le regard perd ses repères, se nourrit et se régénère. Et ne se détournera pas pour autant d'un intemporel théâtre de chair et de mots.

La venue de la compagnie Motus provoque un appel d'air. Ces artistes italiens dont le travail a une portée éminemment sociale, creusent l'identité d'une jeunesse. Celle de la génération béton reléguée à la sortie des villes qui se cherche en glissant sur la rudesse de l'asphalte, celle qui a aussi grandi après la chute des idéaux et du mur de Berlin. Et succède à une génération qui a enduré la guerre, le nazisme, la fascisme... « *Nous sommes des mauvaises herbes* » entend-on. Une jeunesse fragile en quête de soi, des adolescents borderline qui poussent dans les paradis artificiels de la consommation, dans l'uniformité d'une culture groupale, entre marques, skates, et petits jeux dan-

gereux.

Sur l'écran placé au centre du plateau, défilent des visages, des voix, les paysages ternes des barres d'immeubles. D'un point de vue technique, la vidéo qui mêle documentaire et fiction, les savants jeux de pixels et de sons, s'imbriquent avec virtuosité. En permanence, la scène dialogue avec l'image ; les acteurs et les objets habitent les deux espaces. Et quand l'image s'éteint, la distance et le propos face au réel que les artistes ont filmé, sont mis en jeu sur le plateau, par le théâtre. Ce portrait errant de la jeunesse des périphéries urbaines, cette traversée sociologique dans les représentations adolescentes, ce voyage entre arts de la scène et de l'image pour représenter la réalité a du souffle. Le théâtre et le cinéma qui s'engouffrent dans les témoignages apportent une dimension onirique aux ailes du désir qui se sont défenestrées du septième étage. Il y a cette fille en rollers qui malgré son élan et ses allures de patineuse bute sur le bord de l'écran comme sur le mur d'une impasse.

ANNE LERAY

▲ « *X(ics)* », encore ce soir à 19h au théâtre de l'Université Paul Valéry, 04 67 14 55 98.



Un casque sur la tête pour encaisser les chocs de la vie

PHOTO DR